« N'est-il pas infiniment plus honorable de descendre d'un singe perfectionné que d'un ange déchu ? » La découverte de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints dans son contexte historique

Arnaud Hurel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bmsap/6507>
DOI : 10.4000/bmsap.6507
ISSN : 1777-5469

Éditeur

Société d'Anthropologie de Paris

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006
Pagination : 7-14
ISSN : 0037-8984

Référence électronique

Arnaud Hurel, « « N'est-il pas infiniment plus honorable de descendre d'un singe perfectionné que d'un ange déchu ? » La découverte de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints dans son contexte historique », *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* [En ligne], 18 (1-2) | 2006, mis en ligne le 14 juin 2010, consulté le 01 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bmsap/6507> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bmsap.6507>

Les contenus des *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

**« N'EST-IL PAS INFINIMENT PLUS HONORABLE DE DESCENDRE
D'UN SINGE PERFECTIONNÉ QUE D'UN ANGE DÉCHU ? »
LA DÉCOUVERTE DE L'HOMME DE LA CHAPELLE-AUX-SAINTS
DANS SON CONTEXTE HISTORIQUE ¹**

Arnaud HUREL ²

La découverte de l'homme de la Chapelle-aux-Saints le 3 août 1908 représente un moment clef de l'histoire de l'archéologie préhistorique, l'un de ces « moments critiques » évoqués par Kuhn (1983) qui fondent les changements de paradigme. Effectivement, en 1908, c'est bien sur des bases anthropologiques et épistémologiques inédites que la problématique néandertalienne est renouvelée.

D'un point de vue matériel, le squelette de Néandertalien mis au jour représente « le moins incomplet et le mieux conservé qu'on ait découvert jusqu'à ce jour » (Boule 1911) et vient opportunément compléter les informations fournies par les restes de Néandertal (1856), Spy (1886) et Krapina (1899). Sur le plan conceptuel, l'analyse que le professeur de paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle, Marcellin Boule (1861-1942), va en faire en 1908-1909 et surtout dans sa magistrale monographie publiée dans les *Annales de Paléontologie* entre 1911 et 1913, sera déterminante. Son travail sera en quelque sorte un acte fondateur pour l'étude des Néandertaliens. Pendant près d'un demi-siècle, le magistère du professeur Boule va profondément influencer le regard porté par les paléoanthropologues sur l'Homme de Néandertal, en particulier en raison de l'image qu'il en donne : « une créature qui n'avait ni les grâces de l'animal ni les privilèges de l'homme », pour reprendre l'expression forgée par Balzac dans son

Médecin de campagne à propos d'un « crétin ». Il faudra essentiellement attendre les travaux de Camille Arambourg (1885-1969) (Arambourg 1955), puis ceux de William L. Strauss (1900-1981) et Alexander Cave (1900-2001) (Strauss, Cave 1957) et la nouvelle reconstitution du crâne opérée par Jean-Louis Heim (Heim 1989) pour profondément réviser le travail mené par Boule sur les restes de la Chapelle-aux-Saints.

Enfin, au plan de l'histoire des idées et de l'histoire sociale, le contexte général et particulier de cette découverte porte en lui-même son propre intérêt. Il offre une parfaite illustration de la situation et des pratiques de l'archéologie préhistorique en France à cette époque (et dans une grande mesure jusqu'à la Seconde guerre mondiale) mais aussi des débats qui la traversent alors. Aspects que nous retiendrons essentiellement ici.

**LE CADRE GÉNÉRAL DE L'ARCHÉOLOGIE
PRÉHISTORIQUE EN FRANCE
AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE**

En 1908, par rapport aux temps héroïques des Paul Tournal (1805-1872) ou Jacques Boucher de Perthes (1788-1868), la légitimité de la préhistoire est reconnue. Pour autant, les études préhistoriques conservent encore bon nombre de leurs caractéristiques du XIX^e s.

-
1. Ce texte reproduit la conférence inaugurale de la 1831^e réunion scientifique de la Société d'Anthropologie de Paris (Musée de l'Homme, Paris, 18-20 janvier 2006).
 2. Muséum National d'Histoire Naturelle, Département de Préhistoire, Institut de Paléontologie Humaine, 1 rue René Panhard, 75013 Paris, France, e-mail : hurel@mnhn.fr

La fouille, qui est une affaire privée, et la constitution d'une collection demeurent au cœur de la démarche du chercheur, un amateur dont l'érudit de province représente encore l'archétype. Son activité est, avant tout, une aventure individuelle conditionnée à la fois par le temps, la motivation et les ressources personnelles dont il dispose. De fait, il se trouve seul face au gisement qu'il prospecte, à ses recherches et, parfois, à ses concurrents. Il est donc particulièrement sourcilieux dans la défense de ses droits sur ses chantiers de fouille et à l'égard de ses confrères.

L'échange scientifique et une certaine forme de « convivialité » ne s'expriment qu'à travers des « lieux de rencontre », que sont les congrès internationaux puis nationaux et les sociétés savantes, qui sont autant d'occasions empiriques de formation. Les préhistoriens qui dominent sont souvent des hommes à forte personnalité et aux idées affirmées. Tous proclament une indépendance scientifique ombrageuse et rejettent toute entrave à leur liberté d'action. C'est donc sciemment que, tout au long de la III^e république, ils s'opposent, dans leur grande majorité, à chacune des initiatives des pouvoirs publics visant à encadrer leurs pratiques ou à limiter leurs droits absolus sur leurs fouilles. En cela, ils s'inscrivent dans la droite ligne d'une philosophie exprimée dès 1872 par Gabriel de Mortillet (1821-1898) : « Il faut laisser l'initiative privée agir comme bon lui semble ; il faut respecter le droit de propriété de chacun. C'est le seul moyen de stimuler les recherches, de sauver bien des trésors, de répandre le goût des sciences et des études » (de Mortillet 1872).

Cette liberté est à l'origine d'un formidable dynamisme scientifique qui a favorisé l'émergence rapide d'une communauté savante et de vecteurs de diffusion. Mais elle a eu des conséquences négatives. L'accumulation individuelle des découvertes dans un climat de forte concurrence forme un *corpus* hétéroclite qui n'ouvre que marginalement l'occasion d'élaborer des synthèses d'envergure, ce que Boule dénonce estimant que « L'ardeur [qu'il a] souvent vu apporter à la défense des idées les plus diverses tient à ce que chacun croit pouvoir induire une règle générale de quelques faits plus ou moins bien observés dans sa région » (Boule 1888). De même, il constate que les conditions dans lesquelles les fouilles sont menées sont souvent défaillantes : « Les fouilles pratiquées sur les points les plus intéressants ne servent trop souvent qu'à grossir les collections des amateurs d'antiquités ; de vrais trésors d'observation se trouvent ainsi perdus pour la science et il est pénible de

penser que le jour n'est pas éloigné où il ne restera plus rien de ces archives vénérables » (*ibid.*). En pratique, le principe est de généralement limiter autant que possible le coût de prospection, et par conséquent sa durée, puis de valoriser dans les meilleurs délais ses découvertes. Rappelons en effet que la charge financière est d'autant plus élevée que le préhistorien ne fouille qu'occasionnellement par lui-même, préférant employer pour cela quelques terrassiers. Ce comportement a d'évidents effets au plan scientifique et patrimonial : destruction de sites et de gisements, dispersion des collections privées. Rares sont ces dernières qui, au long de leur histoire, conservent la cohérence qui avait présidé à leur constitution. La très grande majorité d'entre elles est perdue ou dispersée, parfois en raison des règles successorales, souvent à l'occasion de ventes publiques ou de gré à gré, lors de ces « déstockages » réguliers auxquels se livrent les préhistoriens collectionneurs.

Enfin, force est de constater que la France, par rapport aux autres pays, en particulier européens, accuse dans le domaine de la préhistoire un réel retard d'institutionnalisation et de reconnaissance académique puisque l'enseignement demeure du strict ressort d'institutions privées (sociétés savantes comme la Société d'Anthropologie de Paris, l'École d'Anthropologie, la Société Préhistorique Française puis l'Institut de Paléontologie Humaine). Ce décalage ne sera comblé qu'en 1941 et 1942 par la première loi sur les fouilles, la réorganisation du CNRS et la mise en place de circonscriptions archéologiques.

L'EXEMPLARITÉ DU CAS DES DÉCOUVERTES DE LA CHAPELLE-AUX-SAINTS

C'est le 3 août 1908 que les abbés Jean Bouyssonie (1877-1965) et Amédée Bouyssonie (1867-1958), aidés de leur jeune frère Paul, mettent au jour dans une petite grotte (une *bouffia*) de la Chapelle-aux-Saints en Corrèze les premiers restes d'un Néandertalien. Depuis 1905, ils travaillent sur le site à raison de deux à trois jours dans l'année et bénéficient pour cela de l'aide de leur ami l'abbé Louis Bardon (1874-1944). Ce gisement appartient à deux propriétaires : messieurs Bonneval, pour l'essentiel, et Laumond. C'est à titre gracieux qu'ils ont l'autorisation de fouiller. Cette permission est donc tout à fait précaire et posera inévitablement la question du droit de propriété des objets mis au jour.

Des frères Bouyssonie, Jean est le plus au fait des questions préhistoriques. C'est au cours de ses années

passées au séminaire sulpicien avec son condisciple Henri Breuil (1877-1961) qu'il a découvert la préhistoire. Ils y ont suivi ensemble l'enseignement et les conseils de l'abbé Jean Guibert (1857-1914), directeur au Séminaire Saint-Sulpice, professeur de sciences naturelles et auteur d'un manuel d'apologétique destiné aux séminaristes qui bénéficiera d'une dizaine d'éditions jusqu'en 1929 (Guibert 1896). Son enseignement s'est révélé décisif dans la formation intellectuelle de Breuil et de J. Bouyssonie. C'est ainsi qu'à partir de 1910 les deux frères Bouyssonie vont publier dans la presse catholique des articles afin de défendre la préhistoire et l'évolutionnisme. En l'espèce si leurs idées sont « avancées », en revanche, d'un point de vue théologique et dogmatique, ils ne peuvent être classés dans le courant moderniste *stricto sensu* (Poulat 1996).

Les abbés Bouyssonie et Bardon sont enseignants au petit-séminaire de Brive lorsque la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905 et la politique d'inventaires contraignent le petit-séminaire à trouver refuge à proximité de Brive, à La Cabanne, où A. Bouyssonie fonde l'école Bossuet. Leur situation matérielle personnelle est donc tout à fait fragile et leurs fouilles s'en ressentent car ils n'ont que peu de temps et surtout peu de moyens à y consacrer. À cet égard, il est symptomatique de constater que, lorsqu'ils vont entrer en pourparlers avec Boule pour mettre au point l'accord sur l'étude des restes du Néandertalien, la question financière va tout de suite s'imposer. Nous en trouvons trace dès une lettre adressée à Breuil par J. Bouyssonie le 9 septembre 1908. C'est à la fin du mois de novembre 1908 qu'un arrangement est formalisé : pour un prix de 1500 francs (environ 5000 euros) et trois moulages, le Muséum national d'histoire naturelle acquiert l'ensemble des ossements plus un « petit lot d'os d'animaux caractéristiques et de silex taillés trouvés dans la même couche ». Les Bouyssonie peuvent alors envisager de poursuivre leurs recherches sur divers sites qu'ils ont repérés dans la région.

Mais une indiscretion concernant cette transaction et son montant, faite à la presse par Edmond Perrier (1844-1921), le directeur du Muséum, va mettre en porte-à-faux les Bouyssonie vis-à-vis des propriétaires du site, qui vont s'estimer lésés. Et, en février 1909, c'est Armand Thévenin (1870-1918), assistant au Laboratoire de Paléontologie, qui viendra au nom de Boule remettre aux propriétaires un dédommagement afin de les apaiser.

En ce qui concerne la fouille elle-même, elle est à l'image de celles qui sont pratiquées alors. Le 2 octobre

1909, dans une lettre à Joseph Déchelette (1862-1914), Émile Cartailhac (1845-1921) résumera la situation : « On trouve l'os frontal à quatre heures et à cinq heures et demie on *devait* rentrer à l'école. On piocha ferme et un tas d'os restèrent dans les terres. Boule arrivé plus tard avec son personnel passa trois jours à les cribler. Il découvrit les articulations et cent débris qu'on mit un mois à rapprocher » (Binétruy 1989). Effectivement, les Bouyssonie reconnaîtront dans leur première publication sur la Chapelle-aux-Saints avoir été « pressés par le temps et les circonstances » (Bouyssonie *et al.* 1908).

À Paris, dès qu'il reçoit à la fin octobre 1908 une première caisse d'ossements, M. Boule déplore « la perte de quelques os de la base du crâne » et « beaucoup de cassures fraîches » qui prouvent que tous les morceaux des os des membres n'ont pas été recueillis. Jusqu'au printemps 1909, il va, à de très nombreuses reprises, écrire aux Bouyssonie pour les inciter à retourner trier les déblais. Tout au long de ces mois, des morceaux manquants vont être régulièrement retrouvés. En février 1909, la mission menée sur place par son assistant Thévenin permet de rapporter « une main presque complète » et, en avril, Boule se rend à son tour à la *bouffia* pour vérifier s'il ne reste rien d'autre. Les découvertes vont perdurer puisque, en 1920, les Bouyssonie adresseront à l'abbé Breuil une dent qu'ils considèrent comme humaine qu'un de leur cousin venait de découvrir par hasard dans le gisement.

POURQUOI AVOIR CHOISI MARCELLIN BOULE ?

Boule n'est pas anthropologue, c'est un géologue passé à la paléontologie sous l'influence de son maître Albert Gaudry (1827-1908). C'est donc à bon droit que l'on peut être surpris que ce soit à lui que les Bouyssonie confient l'étude de leur « homme moustérien ». En réalité, plus qu'une volonté délibérée ou un choix d'école, ce sont les circonstances qui ont, pour une large part, dicté cette option.

Dès la mise au jour des restes, les Bouyssonie ont informé Breuil et Cartailhac et les ont questionnés sur la conduite à tenir. Breuil leur suggère alors de signaler la découverte à Boule pour lui en confier l'étude, mais J. Bouyssonie va attendre le 24 août avant de suivre son conseil. Ce jour-là, il écrit au professeur du Muséum une lettre dans laquelle il lui décrit la découverte et lui joint une photographie des restes mis au jour. Il lui propose également, au nom des trois inventeurs, de préparer un

article pour la revue *L'Anthropologie*, que Boule dirige conjointement avec René Verneau (1852-1938), professeur d'anthropologie du Muséum.

Boule, de son côté, a tout de suite compris l'intérêt de la découverte et ne laisse pas aux Bouyssonie le temps d'hésiter et offre dès le 28 août, c'est-à-dire par retour de courrier, d'étudier le squelette soit seul, soit avec son « ami René Verneau ».

Cartailhac, à qui les Bouyssonie avaient demandé comme à Breuil le nom d'un spécialiste auquel confier leur trouvaille, leur recommande le 9 septembre d'éviter de choisir Verneau, « tout à fait insuffisant » selon lui, et préconise plutôt de se tourner vers un anthropologue de premier plan : Léonce Manouvrier (1850-1927), secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Paris et professeur à l'École d'Anthropologie.

Se sentant engagés envers Boule, qui a été le plus prompt à répondre, les Bouyssonie prennent la décision de lui confier l'exclusivité de l'analyse des restes de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, mais refusent que ce travail soit partagé avec Verneau, qu'à titre personnel ils considéraient comme sectaire.

Depuis le 23 janvier 1902, Boule a succédé à son maître et ami Gaudry, fondateur de la chaire de paléontologie du Muséum. Cette relation intellectuelle et personnelle est la clef de voûte de son œuvre anthropologique. En effet, il convient de garder en mémoire que Boule se place très directement dans le droit-fil de l'enseignement de Gaudry qui considérait la paléontologie comme une « science spéciale ayant pour objet l'Histoire naturelle dans le sens propre du mot » (Gaudry 1906).

Boule fonde son raisonnement scientifique sur le principe d'unité du monde animé. Monde « dont on peut suivre et étudier le développement comme on suit et on étudie celui d'un individu » (Boule 1904). La paléontologie n'est donc pas la science de la mort mais bien celle de la vie. De plus, ce caractère d'unité a pour conséquences que l'homme fossile n'est qu'un élément d'un tout beaucoup plus vaste, que ce sujet doit dès lors être étudié comme n'importe quelle espèce de mammifère fossile. C'est-à-dire avec les mêmes techniques d'analyse, la même distanciation et pas plus de tabous. On comprend mieux à quel point Boule a pu être blessé, lorsqu'en 1936 il est mis à la retraite précipitamment afin de pouvoir approprier en toute quiétude les collections anthropologiques du Laboratoire de Paléontologie au profit du futur Musée de l'Homme. Ce n'est alors pas tant l'homme ou le chercheur qui sont meurtris, mais ce sont bien une

conception et un idéal scientifiques qui sont mis à bas. Boule parlera alors de « régression » (Boule 1937).

C'est cette approche spécifique qui, dans son étude des restes humains de la Chapelle-aux-Saints, va l'amener à nettement se distinguer des travaux anthropologiques antérieurs tant sur la méthode que sur le fond. Boule affirme vouloir se démarquer de ceux qu'il appelle les anthropologistes scolastiques, qui se noient sans grands résultats « dans d'innombrables opérations mathématiques » (Boule 1911), se prononce contre la multiplication des genres et des espèces (« Je crois, comme on l'a dit, que mieux valent des choses sans noms que des noms sans chose ») et opte délibérément pour la synthèse.

Au premier examen, Boule a acquis la certitude d'une similitude du crâne de la Chapelle-aux-Saints avec les restes de Néandertal et de Spy. Dès le 14 décembre 1908, à l'occasion de sa première note présentée à l'Académie des Sciences, il développe ses résultats liminaires, lesquels formeront la trame de ses analyses futures : il s'agit d'un homme non d'un animal, d'un type normal c'est-à-dire non pathologique, qui a peuplé une partie de l'Europe au Pléistocène moyen et n'a aucune survivance car il est différent des hommes actuels puisque chez aucun d'eux « on ne trouve réunis les caractères d'infériorité qu'on observe sur la tête osseuse de la Chapelle-aux-Saints. » (Boule 1908). Cet individu d'un « type inférieur » se place « exactement entre le Pithécanthrope de Java et les races actuelles les plus inférieures » sans que cela implique « l'existence de liens génétiques directs » (*ibid.*). Pour Boule, tout oppose le Néandertalien, « très primitif au point de vue intellectuel » et si proche des singes anthropoïdes, aux hommes de Cro-Magnon, ces *Homo sapiens* caractérisés par leurs « beaux fronts, de grands cerveaux et une face proéminente » (*ibid.*).

Notons que Boule ne s'appesantit pas sur les quelques facteurs opposables à la description peu flatteuse qu'il fait de l'homme de la Chapelle-aux-Saints. C'est le cas, entre autres éléments, de la possibilité d'un enterrement intentionnel de cet homme et donc d'une preuve d'un éventuel culte des morts. D'ailleurs, les Bouyssonie seront particulièrement indignés lorsqu'en 1912 Boule émettra des réserves sur le caractère intentionnel de la fosse dans laquelle reposait le Néandertalien (Boule 1912). Les deux prêtres, déjà amers de n'avoir pas été destinataires des premiers fascicules des *Annales de Paléontologie* présentant l'étude de Boule, y virent alors une mise en cause de leur probité de chercheurs, puisque selon eux le Néandertalien a été

« intentionnellement enseveli » (Bouyssonie *et al.* 1908) dans cette *bouffia* qu'ils considèrent comme un lieu de spiritualité, « un tombeau où se sont donnés de nombreux repas funéraires » (*ibid.*).

En affirmant ses idées, Boule ne craint pas de rompre avec l'essentiel des théories attachées aux premiers travaux sur les Néandertaliens, dont l'hypothèse soutenue par ses collègues anthropologues du Muséum national d'histoire naturelle, Armand de Quatrefages (1810-1892), Ernest Hamy (1842-1908) (de Quatrefages, Hamy 1882) et Verneau (Verneau 1906), d'un supposé atavisme néandertalien chez certaines populations actuelles. Pour lui, assurément l'homme de la Chapelle-aux-Saints est le représentant d'une espèce « doublement fossile » (archaïque et disparue), le témoin d'un rameau humain « desséché » (Boule 1913).

LES CONSÉQUENCES DE LA DÉCOUVERTE

La première des conséquences est médiatique. On a de la peine à imaginer aujourd'hui le formidable impact de cette découverte. Si la mise au jour est volontairement entourée de discrétion, les premières conclusions scientifiques quant à elles sont très largement divulguées. Après la première présentation à l'Académie des Sciences, il suffit de quelques jours pour que la grande presse s'empare de la découverte et présente, avec des qualificatifs et superlatifs plus ou moins heureux, ce qu'il est convenu d'appeler l'homme le plus ancien au monde. *Le Matin* place plusieurs fois en une cet événement, *Le Temps* également. Le 20 février 1909, c'est le magazine de prestige *L'Illustration* qui lui consacre un dossier de cinq pages illustré de nombreuses photographies et d'un dessin en pages centrales composé par le peintre Frantisek Kupka (1871-1957). En même temps que la presse, c'est le tout Paris politique, dont le Président du Conseil Georges Clémenceau (1841-1929), mais aussi mondain qui se précipite au laboratoire de Boule pour découvrir le fameux chaînon manquant. Et, ce qui pourrait être en quelque sorte une consécration absolue, un théâtre de faubourg (Les Gobelins) présente une revue (« Je veux du nu, na ! ») dont le clou de la soirée est un tableau vivant intitulé « L'homme-singe ».

Ce battage médiatique offre à Boule un incontestable prestige personnel. Il a le sentiment de faire œuvre de patriotisme scientifique car tout le monde souligne la haute valeur des chercheurs français et leur désintéressement pour la plus grande gloire du Muséum et

des collections publiques. Sa grande fierté est sans conteste de pouvoir présenter l'homme de la Chapelle-aux-Saints « bien à sa place dans la galerie nationale de Paléontologie, dont le but est de montrer au public le magnifique spectacle de l'évolution et des enchaînements du monde animé au cours des âges géologiques » (Boule 1911). L'intérêt que manifeste la presse permet d'attirer l'attention des pouvoirs publics et de l'opinion sur la situation de l'archéologie préhistorique, qui est dépourvue de moyens. De ce point de vue, la visite qu'effectue le Prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922) au laboratoire du Jardin des Plantes va permettre d'accélérer la mise en œuvre du premier centre de recherche et d'enseignement au monde entièrement dédié à l'étude de l'homme fossile (l'Institut de Paléontologie Humaine, Fondation Albert I^{er} de Monaco) (Hurel 2001). Enfin, cette réussite scientifique permet d'appuyer le message auprès des pouvoirs publics qu'une législation sur les fouilles archéologiques est indispensable, la France étant alors le seul pays européen à ne pas avoir adopté une telle réglementation. Aidé par la vente à l'Allemagne par l'archéologue suisse Otto Hauser des restes humains du Moustier 1, découverts la même année que ceux de la Chapelle-aux-Saints, puis de Combe-Capelle, l'année suivante, qui illustre aux yeux de beaucoup les dangers du laisser-faire, Boule peut rallier à cette cause des ministres et être l'un des principaux artisans d'un projet de loi sur les fouilles intéressant l'archéologie et la paléontologie qui sera déposé en 1910. Mais, cette année-là, la majorité des préhistoriens, fédérés par la Société Préhistorique Française, feront échouer cette première tentative législative en dénonçant le risque d'accaparement de leurs recherches par l'État et ceux qu'ils appellent les « savants officiels », c'est-à-dire les chercheurs des grandes institutions parisiennes et en particulier du Muséum (Hurel 2004).

UNE RÉFÉRENCE ÉTONNANTE À DES CONTROVERSES DÉPASSÉES

« N'est-il pas infiniment plus honorable de descendre d'un singe perfectionné que d'un ange déchu ? » s'exclame Boule en une du *Matin* du 26 décembre 1908. Sans doute est-il nécessaire d'établir la généalogie de cette apostrophe savamment provocatrice qui accompagne un long article illustré d'une photographie montrant le maître posant, le crâne de l'homme de la Chapelle-aux-Saints à la main (*fig. 1*).

Ainsi qu'il le reconnaîtra quelques jours plus tard auprès de Breuil, le paléontologue n'est pas l'auteur de cette phrase dont l'origine est beaucoup plus ancienne. Effectivement, elle date de l'époque des premiers affrontements autour de la théorie darwinienne de l'évolution et s'insère très directement dans le débat qui opposait, après 1859, matérialistes et spiritualistes autour de la question de l'ascendance de l'homme.

On peut la rattacher dans l'esprit à ces deux séances fameuses de la *British Association* des 28 et 30 juin 1860 marquées par une « véritable bataille rangée concernant l'*Origine des Espèces* » (Darwin 1888). Le 30, l'évêque anglican d'Oxford, Samuel Wilberforce (1805-1873), avait accusé Charles Darwin (1809-1882) de matérialisme et d'athéisme et, tentant de ridiculiser sa pensée, avait dénoncé l'idée que l'homme puisse descendre du singe. S'adressant au naturaliste Thomas Huxley (1825-1895), qui représentait Darwin à cette réunion, il s'interroge de savoir si c'est par son grand-père ou par sa grand-mère que Huxley descend du singe. Or, c'est avec « empressement » que Huxley accepte alors le principe d'une parenté commune avec les singes, précédant même sur ce point Darwin et Ernest Haeckel (1834-1919) et déstabilisant en cela ses détracteurs (de Quatrefages 1894). C'est dans ce contexte que l'anatomiste suisse Édouard Claparède (1832-1871) va, en 1861, clairement s'opposer à une anthropologie biblique en présentant dans la *Revue Germanique* les travaux de Darwin : « Sans doute, cette vanité qu'on aime à déguiser sous le nom de sentiment de la dignité personnelle portera bien des gens à repousser d'emblée une théorie qui attribue à l'homme et au singe une origine commune. À cet argument de sentiment nous ne pouvons répondre que par cet autre de même valeur. Nous aimons encore mieux être un singe *perfectionné* qu'un Adam *dégradé* par la chute de la

tradition biblique » (Claparède 1861). L'expression va faire florès puisqu'elle sera reprise bien sûr par Clémence Royer (1830-1902) dans sa préface à la traduction en langue française de *L'origine des espèces* publiée en 1862 (Darwin 1862), mais aussi par Carl Vogt (1817-1895) dans ses *Leçons sur l'homme* dès 1864 (Vogt 1865) et Paul Broca (1824-1880) dans une étude du transformisme (Broca 1870).

Force est de constater le glissement sémantique opéré par Boule : l'homme actuel n'est plus confronté à une contradiction ontologique fondamentale dans sa nature (*singe perfectionné* ou *Adam dégradé*), mais placé dans une perspective évolutive (*descendre* d'un singe perfectionné ou d'un ange déchu), c'est-à-dire au sein même du débat entre monogénisme et polygénisme, en quelque sorte sur le terrain religieux.

Or, en 1908, cette formule est surprenante, presque anachronique, car, à l'époque, ces polémiques appartiennent globalement au passé. L'évolutionnisme darwinien est accepté par tous et les débats se sont apaisés (Defrance-Jublot 2005). Si des discussions existent encore, celles-ci demeurent internes à l'Église catholique et ne se révèlent que très rarement sur la place publique. En s'attaquant au couple originel, ce qui fait bondir les frères Bouyssonie, Boule illustre la difficulté d'une époque à se positionner socialement par rapport à la question religieuse. Car, à titre personnel, Boule appartient au camp des sceptiques, plus qu'à celui des matérialistes.

Au-delà, cette phrase de Boule nous apporte une nouvelle preuve du fait qu'il ancre sa réflexion dans ses années de formation, période de lutte pour l'autonomisation et la reconnaissance de la paléontologie. En cela Boule est peut-être encore un homme du XIX^e s.

Fig. 1 - Extrait du journal Le Matin, 1908.

BIBLIOGRAPHIE

ARAMBOURG (C.) 1955, Sur l'attitude, en station verticale, des Néandertaliens, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris* 240 : 804-806.

BINÉTRUY (M.-S.) 1989, *De l'art roman à la préhistoire, des sociétés locales à l'Institut, Itinéraires de Joseph Déchelette*, Thèse de doctorat, Université Paris I.

BOULE (M.) 1888, Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme, *Revue d'Anthropologie*, 3^e série, 3 : 129-144.

BOULE (M.) 1904, La Paléontologie au Muséum et l'œuvre de M. Albert Gaudry, Leçon d'ouverture du cours de Paléontologie du Muséum (13 avril 1904), *Revue scientifique*, 32 p.

BOULE (M.) 1908, L'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze), *Comptes Rendus Hebdomadaires des Séances de l'Académie des Sciences* 140 : 1349-1352.

BOULE (M.) 1909, L'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, *L'Anthropologie* 20 : 257-271.

- BOULE (M.) 1911, L'Homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, *Annales de Paléontologie* 6 : 109-172.
- BOULE (M.) 1912, L'Homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, *Annales de Paléontologie* 7 : 105-192.
- BOULE (M.) 1913, L'Homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, *Annales de Paléontologie* 8 : 1-72.
- BOULE (M.) 1937, Jubilé de M. Marcellin Boule, Réponse de M. Marcellin Boule, *L'Anthropologie* 47 : 606-611.
- BOUYSSONIE (A.) et (J.), BARDON (L.) 1908, Découverte d'un squelette humain moustérien à la bouffia de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze), *L'Anthropologie* 19 : 513-518.
- BROCA (P.) 1870, Le transformisme, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2^e série, 5 : 168-239.
- CLAPARÈDE (É.) 1861, M. Darwin et sa théorie de la formation des espèces, *Revue Germanique* 17 : 232-263.
- DARWIN (C.) 1862, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de progrès chez les êtres organisés*, traduit en français sur la troisième édition, avec l'autorisation de l'auteur, par Clémence-Auguste Royer, Flammarion, Paris, 712 p.
- DARWIN (F.) 1888, *La vie et la correspondance de Charles Darwin publiées par son fils M. Francis Darwin*, t. 2, C. Reinwald éditeur, Paris, 794 p.
- DEFrance-JUBLOT (F.) 2005, Question laïque et légitimité scientifique en préhistoire, La revue *L'Anthropologie* (1890-1910), *Vingtième siècle* 87 : 73-84.
- GAUDRY (A.) 1906, Lettre de M. Albert Gaudry, *Annales de Paléontologie* I : V-VII.
- GUIBERT (J.) 1896, *Les origines, questions d'apologétique*, Letouzey et Ané, Paris, 236 p.
- HEIM (J.-L.) 1989, La nouvelle reconstitution du crâne néandertalien de la Chapelle-aux-Saints, Méthode et résultats, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., 1, 1-2 : 95-118.
- HUREL (A.) 2001, La création de l'Institut de Paléontologie Humaine par le Prince Albert I^{er} de Monaco, une étape vers l'institutionnalisation de la préhistoire, *Bulletin du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco* 41 : 49-62.
- HUREL (A.) 2004, *L'institutionnalisation de l'archéologie préhistorique en France métropolitaine (1852-1941) et l'Institut de paléontologie humaine*, Thèse de doctorat d'histoire contemporaine, Université Paris IV, Sorbonne, 661 p.
- KUHN (T. S.) 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Champs Flammarion, Paris, 284 p.
- MORTILLET (G. de) 1872, « Libre disposition des objets d'art et d'archéologie », *Indicateur de l'archéologue* 1872.
- POULAT (É.) 1996, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Albin Michel, Paris, 739 p.
- QUATREFAGES (A. de) 1894, *Les émules de Darwin*, t. 2, Félix Alcan éditeur, Paris, 288 p.
- QUATREFAGES (A. de), HAMY (E.) 1882, *Crania ethnica, Les crânes des races humaines*, Librairie J.B. Baillères & fils, Paris, 527 p.
- STRAUSS (W.L.), CAVE (A.J.E.) 1957, Pathology and the posture of Neanderthal Man, *Quarterly Review of Biology* 32: 348-361.
- VERNEAU (R.) 1906, Les races de Spy et de Neanderthal, *Revue de l'École d'Anthropologie* 16 : 388-400.
- VOGT (C.) 1865, *Leçons sur l'homme, Sa place dans la création et dans l'histoire de la terre*, C. Reinwald éditeur, Paris, 632 p.